



Marie-Madeleine Gladieu, Jean-Michel Pottier et Alain Trouvé (dir.)

Les référents du littéraire

Éditions et Presses universitaires de Reims

Un géographe lit des œuvres littéraires : *Les Eaux étroites* de Julien Gracq et *L'Intimité de la rivière* de Philippe Le Guillou

Daniel Oster

DOI : 10.4000/books.epure.1356
Éditeur : Éditions et Presses universitaires de Reims
Lieu d'édition : Reims
Année d'édition : 2013
Date de mise en ligne : 11 septembre 2023
Collection : Approches interdisciplinaires de la lecture
EAN électronique : 9782374961941



<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2013

Référence électronique

OSTER, Daniel. *Un géographe lit des œuvres littéraires : Les Eaux étroites de Julien Gracq et L'Intimité de la rivière de Philippe Le Guillou* In : *Les référents du littéraire* [en ligne]. Reims : Éditions et Presses universitaires de Reims, 2013 (généré le 19 septembre 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/epure/1356>>. ISBN : 9782374961941. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.epure.1356>.

Ce document a été généré automatiquement le 19 septembre 2023.

Un géographe lit des œuvres littéraires : *Les Eaux étroites* de Julien Gracq et *L'Intimité de la rivière* de Philippe Le Guillou

Daniel Oster

- 1 Le titre de ce texte provient d'un goût particulier et d'une intuition. Le goût particulier est celui que je porte depuis longtemps à l'œuvre de Julien Gracq. L'intuition a surgi il y a peu de temps lorsque j'ai lu le récit de Philippe Le Guillou, *L'Intimité de la rivière*, publié en 2011. Ce court récit dont la lecture m'a séduit m'a fait songer immédiatement aux *Eaux étroites* de Julien Gracq, publié en 1976. Ma conviction ancienne que la géographie a des choses à dire sur la littérature trouvait un nouveau champ d'expérimentation avec la mise en perspective comparée de ces deux œuvres. Je crains que cette intuition ne m'ait conduit sur des chemins de traverse, tant et si bien que je me suis senti obligé de poursuivre ma réflexion en faisant référence à d'autres œuvres de Julien Gracq.

L'évolution de la géographie

- 2 Un rappel succinct des temps forts de l'évolution de la géographie permet de mieux comprendre comment cette discipline a rejoint des préoccupations relativement récentes de la littérature concernant les espaces et les lieux. À ce sujet, j'ai lu avec attention les travaux d'universitaires comme Christine Baron ou Michel Collot, la première s'interrogeant sur les modalités de la convergence entre les deux disciplines, le second réfléchissant à la montée en puissance de ce qu'il appelle une « géographie littéraire ». Je voudrais seulement apporter le point de vue du géographe sur sa discipline afin de nuancer et compléter la vision des littéraires sur l'évolution de la géographie, résumée par exemple dans l'article « *Littérature et géographie : lieux, espaces, paysages et écritures*¹ ».

- 3 Si l'on s'en tient à la définition du *Grand Robert de la langue française*, la géographie serait la « science qui a pour objet l'étude des phénomènes physiques, biologiques, humains, localisés à la surface du globe terrestre, et spécialement, l'étude de leur répartition, des forces qui les gouvernent, et de leurs relations réciproques ». Or, cette définition permet plusieurs interprétations qui expliquent par exemple qu'un livre entier d'introduction à la géographie se demande *Qu'est-ce que la géographie ?* livre de Jacques Scheibling publié en 1994 et souvent conseillé aux étudiants. Les géographes n'ont pas toujours tenu le même discours sur leur discipline et surtout sont divisés aujourd'hui sur une définition de celle-ci, même si la plupart se réfugient derrière l'expression consensuelle de « science d'organisation de l'espace ». Rappelons les grandes phases de l'histoire de la géographie.
- 4 Avec Hérodote commence une longue période pendant laquelle la géographie revendique une double dimension : l'exploration de la Terre et la représentation des localisations des faits répertoriés, soit une ambition de description et de localisation qui s'approfondit au fur et à mesure de l'inventaire sans cesse croissant des territoires de l'écoumène et du perfectionnement de la représentation cartographique. Au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, l'histoire de la géographie connaît une rupture fondamentale. C'est la naissance de la géographie moderne, certains diront scientifique, qui ne se satisfait plus de la description mais recherche dorénavant l'explication des faits observés à la surface de la Terre. La philosophie, avec Kant et Hegel en particulier, joue un rôle important dans cette mutation décisive tandis que se met en place un point de vue naturaliste qui va dominer la discipline jusqu'aux années 1950, même si les rapports hommes/nature sont appréhendés de manière changeante pendant ce siècle et demi. Notons par exemple l'influence de Vidal de la Blache (1845-1918), fondateur de l'école française, qui se veut possibiliste afin de lutter contre le déterminisme, convaincu qu'il est que l'homme choisit en fonction de ses techniques, ses ressources et ses valeurs dans l'éventail des possibilités offertes par la nature.
- 5 Une seconde rupture essentielle intervient au tournant des années 1950 et 1960. C'est la naissance de la « nouvelle géographie », nous sommes à l'époque de la « nouvelle histoire » et bientôt de la « nouvelle philosophie ». La géographie ne s'intéresse plus seulement à l'influence des milieux sur les sociétés humaines ; à l'aide de méthodes quantitatives, elle étudie la logique de toute vie sociale et sa traduction spatiale. Pourtant, cette « nouvelle géographie » décline rapidement dès le début des années 1970 marqué par la prolifération des nouvelles orientations de la discipline. Celle-ci développe un discours critique qui va de pair, selon Paul Claval, avec une remise en cause des fondements de la pensée occidentale. La recherche géographique de plus en plus diversifiée s'attache à l'étude de groupes humains jusque-là ignorés, à l'émergence du développement durable, aux aspects spatiaux de la mondialisation, à la pluralité des cultures et des idéologies, etc. La prise en compte de la culture par la géographie s'approfondit dans les années 1980 et l'on parle d'un véritable tournant culturel de la discipline à la fin des années 1990 qui signifie la rupture avec les anciennes approches positivistes et néopositivistes. À la fin de sa petite histoire de la géographie Paul Claval écrit : « Pour appréhender le réel, l'œil du géographe ne suffit plus : il faut apprendre à analyser et comprendre le regard des autres ». Ainsi, l'approche géographique met au premier plan de ses préoccupations la façon dont les hommes pensent la vie, la nature, la société et ses buts. Du côté des littéraires, Christine Baron constate au même moment que l'objet de la géographie semble de moins en moins la Terre mais plutôt « la manière

qu'ont les hommes, au cours de leur histoire, de la transformer, de l'investir, de l'interpréter ».

- 6 Nous avons précédemment évoqué la difficulté d'élaborer une définition de la géographie admise par tous. Néanmoins, la plupart des géographes actuels acceptent l'idée d'étudier la Terre comme support spatial de la vie et des activités humaines, ce qui rend nécessaires trois démarches : l'étude des relations « verticales » entre les groupes humains et le milieu qui les porte. C'est en quelque sorte le volet environnemental de la géographie où l'on montre comment l'homme se comporte en tant qu'acteur écologique essentiel ; l'étude des relations « horizontales » que les hommes construisent entre eux, ce qui met la notion de circulation au premier rang avec des conséquences spatiales de concentration ou au contraire de dispersion ; l'étude des représentations du monde et de la société développées par les groupes humains. La perception du milieu naturel et social dans lequel les hommes vivent ainsi que les idéologies et les rêves participent à la manière dont les territoires sont aménagés. C'est cette troisième démarche qui accorde à la littérature une place de choix pour la réflexion géographique.
- 7 Pourtant, l'objet de ce texte s'inscrit dans une perspective légèrement différente et beaucoup plus modeste. Plutôt que d'utiliser la littérature à des démonstrations aux finalités géographiques, je souhaite seulement montrer comment un regard géographique peut servir de révélateur – sans doute très partiel – de la richesse d'une œuvre littéraire qui interroge l'espace et les lieux. Pour cela, j'ai choisi deux œuvres contemporaines partageant un certain nombre de points communs, *Les Eaux étroites*² de Julien Gracq, paru en 1976, et *L'Intimité de la rivière*³, récit de Philippe Le Guillou publié en 2011. Du vivant de Gracq, les deux auteurs ont entretenu une relation assez régulière basée sur un exercice d'admiration littéraire du jeune romancier à l'égard de l'écrivain célèbre. Les deux livres, au registre sans doute bien différent, filent la même métaphore de la remontée d'une rivière (modeste) pour évoquer la plénitude de l'enfance, la superposition des souvenirs et la naissance d'une vocation d'écrivain. Dans les deux cas, une imprégnation paysagère constante sous-tend une véritable initiation géographique.

***L'Intimité de la rivière* de Philippe Le Guillou**

- 8 Avec *L'Intimité de la rivière*, Philippe Le Guillou se réapproprie les lieux de son enfance bretonne à travers une promenade-rêverie qui célèbre les sortilèges d'un territoire/monde propice à l'enchantement. Ce court récit – moins de cent pages – reprend le thème d'un roman précédent, *Les Marées du Faou*, écrit dix ans auparavant, qui lui aussi met en scène un narrateur arrivé à l'âge de maturité et revisitant les lieux de son enfance. *L'Intimité de la rivière* apparaît comme un écho de ce roman, plus intime, ayant perdu toute visée sociologique, pour se consacrer uniquement à l'écrivain-promeneur immergé dans la nature qui a éveillé sa vocation d'écriture. Cette réplique épurée correspond sans doute à la nécessité irrépressible d'un retour aux sources, d'une plongée dans l'environnement spatio-temporel fondateur d'une existence. Profondément inscrit dans l'espace, ce récit relève d'un véritable exercice d'« autobiogéographie » pour reprendre le mot de Michel Collot.
- 9 *L'Intimité de la rivière* est une œuvre éminemment géographique, autrement dit très imprégnée d'espace, qui permet au géographe d'en proposer une lecture éclairante sur

plusieurs points. Ce récit rend compte d'un espace bien réel, un canton finistérien entre rade de Brest et Monts d'Arrée. Les noms propres parsemés tout au long du livre situent précisément les lieux : noms de villes, de hameaux, de forêts, de rivières, d'îles, d'abbayes et d'églises, de ponts et de quais, de villas et de lavoirs... Ces noms ne sont pas choisis pour leur seule fonction topologique, leurs sonorités participent à l'évocation poétique du mémorial breton de l'auteur :

Tremenic : le nom aux sonorités presque rieuses [...] Rumengol, dont le nom résonne d'échos rieurs et bizarres – un nom de lieu, puissant, élémentaire, enté sur la rudesse du sol et le substrat mythique. (p. 31-43)

- 10 Dès la première page, le nom « Ar Faou », qui désigne à la fois la rivière et le bourg natal traversé par celle-ci, est relié à un « étymon magique » révélant « l'être aquatique [qui] surgit du hêtre merveilleux ». La page suivante évoque les deux rivières de l'Elorn et de l'Aulne « dont le mystère et la beauté des noms alertent l'attention de qui a l'oreille sensible à ce que Proust appelait les “noms de pays” ».
- 11 À côté des noms propres, tout un vocabulaire géographique est mobilisé pour décrire le territoire breton de l'enfance. La plupart de ces mots sont bien connus : prairies, prés salés, bocage, confluent, marées, méandres, paluds... mais certains le sont moins comme « ria ». Le lecteur doit alors faire l'effort de relier ce terme à son évocation plus tardive dans le livre pour imaginer l'estuaire d'un petit fleuve côtier de la rade de Brest régulièrement envahi par les marées. Les emprunts à la géographie physique permettent de citer les noms des roches (« le granit du trottoir », « le schiste du déversoir ») et même les noms des formations géomorphologiques (« l'une des arêtes hercyniennes qui forment l'ossature de la vieille Armorique »).
- 12 Arpentant ses terres bretonnes, l'auteur révèle un véritable regard géographique, c'est-à-dire une certaine manière d'appréhender l'espace. Flânant le long de la rivière, interrogeant ses souvenirs, l'écrivain-promeneur s'attarde sur les hauteurs de Rumengol, « balcon boisé entre la rade et la forêt », où l'on ressent toute la rusticité « d'un peuple de paysans ». L'œil panoramique analyse la composition du paysage, repère les différents espaces de vie. Un écrivain-géographe comme Julien Gracq n'hésite pas à affirmer son attirance pour les points hauts et son intérêt pour les vastes paysages contemplés depuis un promontoire ou un belvédère. Selon lui, il existe deux catégories d'écrivains en ce qui concerne les impressions visuelles : « Il y a ceux qui sont myopes et il y a ceux qui sont presbytes. Je ne crois pas que l'on puisse avoir les deux capacités à la fois »⁴.
- 13 Dans *L'Intimité de la rivière*, Philippe Le Guillou utilise aussi le raisonnement multi-scalaire cher aux géographes, de façon sans doute inconsciente. Il décrit la situation de son bourg natal, Le Faou, en insistant sur la position d'estuaire d'une petite rivière au fond de la rade de Brest, c'est l'échelle locale. Mais quand il évoque la voie rapide construite dans les années soixante-dix, il change d'échelle d'observation en montrant l'amélioration des liaisons entre Le Faou et les grandes villes finistériennes, Brest et Quimper. Et c'est un niveau d'échelle suprarégional qui est sollicité pour expliquer l'organisation du travail saisonnier de la conserverie locale, aujourd'hui fermée, avec l'approvisionnement en provenance de Dieppe.
- 14 Privilégiant la recherche de l'intimité (le mot est cité à de nombreuses reprises), sans vouloir décrire la sociologie d'un monde aujourd'hui disparu, le récit est malgré tout sensible aux transformations spatiales d'un petit morceau de Bretagne, pourtant moins affecté que d'autres par la modernité. Par petites touches paysagères, l'auteur constate

un certain nombre de changements significatifs : l'amélioration de l'accessibilité avec le nouveau pont de Térénez enjambant la ria de l'Aulne, le bouleversement des activités urbaines avec la disparition de l'activité portuaire et industrielle, le remembrement des années soixante modifiant le parcellaire bocager même si le « dépeçage paysager » a davantage sévi dans d'autres contrées voisines. Néanmoins, l'auteur écrit :

Il suffit que je revienne au Faou... et le génie des lieux ravive aussitôt les sortilèges d'un monde qui continue de vivre, fidèle aux mythes, aux rites, loin des atteintes d'une modernité ravageuse. (p. 91)

- 15 Pourquoi ce décalage entre la réalité mouvante et le ressenti d'un espace, fidèle aux souvenirs de l'enfance ? En fait, le récit transforme l'espace réel pour construire son propre espace qui est celui de l'imaginaire et de l'écriture, cet espace est une mosaïque de lieux que l'on parcourt. Le lecteur-géographe le relie à sa connaissance de la richesse sémantique du terme « lieu » et du concept géographique d'espace vécu. Le lieu tout d'abord. C'est un point singulier de l'espace géographique. Dans *Les Mots de la géographie*⁵, il est dit qu'il présente des caractéristiques naturelles perçues, qu'il a éventuellement des habitants ou des habitués, qu'il a des fonctions dans l'organisation de la société, qu'enfin il a des valeurs qui changent selon les personnes et les moments. « C'est par tout cet ensemble de qualités qu'il vaut d'être lieu ». L'auteur de la notice ajoute que « la perception de ces qualités est mobile et différenciée ». L'autochtone par exemple démultiplie les lieux dont il est l'usager, en y saisissant des différences imperceptibles aux autres. Le géographe ne peut assumer toutes les représentations individuelles des lieux, il lui faut savoir pourtant quelque chose d'elles. Ce « quelque chose » explique qu'un géographe comme Armand Frémont ait élaboré dans les années 1970 le concept d'espace vécu. Ce concept souligne que les hommes ne sont pas guidés par les seuls besoins économiques de subsistance ou la nécessaire adaptation à leur milieu, je cite Armand Frémont : « ils ont leur espace qu'ils s'approprient, avec leurs parcours, leurs perceptions, leurs représentations, leurs signes, leurs pulsions et leurs passions »⁶. C'est bien pour cela que la notion d'espace vécu réconcilie la géographie et l'art, la littérature étant apte à dévoiler de façon remarquable perceptions et représentations. Mais n'existe-t-il pas des limites, voire des risques au traitement « géographique » de la littérature et tout particulièrement du roman ? Encore une fois, je cite longuement Armand Frémont :

Les géographes se sont longtemps contentés du roman régionaliste ou ruraliste ou fortement réaliste. Fausse piste, me semble-t-il, car l'espace et la société qui y vit sont l'objet même du récit, sans autre fard, et la géographie risque de n'y trouver, en plus léger ou en mieux dit, que ce qu'elle connaît déjà. Le roman qui n'a pas l'espace comme thème central mais qui ne l'ignore pas apporte finalement plus parce qu'il permet de découvrir les lieux dans une vie et dans une écriture sous les ambitions beaucoup plus hautes de la littérature, parce qu'ainsi la géographie se trouve remise à sa place qui n'est pas toujours la première : « Madame Bovary », exemplaire, parce qu'il s'agit d'une œuvre qui dépasse, et de loin, la géographie, mais que celle-ci peut y trouver ainsi plus que ce qu'elle est ordinairement. Mais où s'arrêter dans l'analyse ? Sur ce chemin, le géographe rencontre le critique littéraire et éventuellement une seconde tentation : se mettre à la place de l'autre spécialiste, se faire critique et exégète de l'œuvre dans son ensemble... et oublier un peu qu'il est lui-même géographe. Sans rien ignorer de l'apport critique, en appréciant l'œuvre dans sa globalité et son épaisseur, mieux vaut rester les pieds sur nos espaces de vie, nos villes et nos villages, nos pays et nos régions, nos réseaux et nos attaches, nos rivières et nos falaises, et les décrypter en les comprenant dans l'œuvre offerte. (p. 129)

- 16 Pour en revenir à *L'Intimité de la rivière*, les territoires de l'enfance revisités par l'auteur se confrontent aux mêmes lieux tels qu'ils persistent dans son souvenir mais aussi aux lieux transfigurés par les récits d'autrefois des deux grands-pères puisant dans les événements de leurs vies ou dans les légendes transmises et souvent déformées. Ainsi, une structure en miroirs, faite de correspondances emboîtées de lieux et de temps, aboutit à des territoires différemment perçus : certains étant recherchés, d'autres, au contraire, étant subis voire ignorés. Se promenant aujourd'hui dans la forêt du Cranou, le narrateur se souvient des promenades du dimanche avec sa famille, du spectacle de la rivière au milieu d'« un jardin constellé de fleurs sauvages », mais aussi des récits de son grand-père paternel, « peuplés de bêtes cruelles qui s'en prenaient aux pauvres errants des bois ». Lieux actuels et du passé, lieux de la mémoire et des légendes, les lieux, les territoires, sont des êtres avec lesquels on vit.
- 17 Il existe encore d'autres aspects du livre de Philippe Le Guillou qu'un regard géographique peut mettre en valeur. J'en citerai trois. En premier lieu, les liens entre l'homme et l'environnement. Les promenades du narrateur favorisent la symbiose avec la nature. Dans *Préférences* paru en 1961, Gracq évoquait
- le sentiment perdu d'une sève humaine accordée en profondeur, aux saisons, aux rythmes de la planète, sève qui nous irrigue et nous recharge de vitalité et par laquelle [...] nous communiquons entre nous.⁷
- 18 Dans *L'Intimité de la rivière*, l'auteur utilise des titres de livres comme *Le Chant du monde* (de Jean Giono) ou *Le Sentiment géographique* (de Michel Chaillou) pour rendre compte de la beauté des lieux revisités et de leur puissance d'envoûtement. Il s'agit d'une célébration panique de la Terre et de ses éléments, de l'évocation d'un imaginaire élémentaire associé à la nature. Le géographe ne peut être que sensible à ce sentiment primitif du lien entre l'homme et son milieu, thématique majeure de sa discipline. Cet appel des spectacles de la Terre engendre des réactions affectives : l'auteur qualifie la rive de « paysage trop ouvert », soumis à la domination maritime et à la circulation du vent, il préfère « la forêt, la remontée vers les sources improbables, l'intimité des terres ».
- 19 Un second aspect se rapporte à la métaphore géographique du récit. Celui-ci est construit sur la remontée d'une rivière comme le font Gracq dans *Les Eaux étroites*, Proust avec la Vivonne ou encore Huysmans avec la Bièvre. Ce parcours géographique tient à la fois de la remontée mémorielle et du rituel initiatique. Pour Philippe Le Guillou, la remontée mémorielle suit un itinéraire précis, de l'aval à l'amont, du bas vers le haut, de la mer vers la forêt, du connu (le bourg natal) vers le lointain, le mystérieux, la rêverie, là où sont les sources cachées de la rivière, métaphore de l'espace difficilement accessible, de l'émergence précoce mais complexe de la vocation de l'écriture. Déjà à l'époque de ses études littéraires à Rennes, l'auteur associait la tentative/tentation de remontée proustienne de la Vivonne à ses propres images enfantines de sa Vivonne bretonne, jugée « plus mystérieuse que le ruisseau d'Illiers parce que liée à Richelieu, à la forêt, à son peuple de bûcherons, de charbonniers, de sabotiers et de chasseurs de loups »⁸. Quelques stations ou lieux emblématiques jalonnent le « chemin d'eau élu de l'enfance » comme l'écrit Gracq dans *Les Eaux étroites*. La première station, ou plutôt le point de départ, est bien sûr le village natal du Faou avec son port, son église et son baptistère de pierre ocre, sa conserverie aujourd'hui fermée et son pont au-dessus de la rivière. Plus en amont, le lavoir de Tremenic et la villa de Kerdour, plus loin encore, le pont de bois près du moulin, et enfin, étape

importante, le sanctuaire de Rumengol perché sur sa butte. Rumengol représente une station essentielle de la géographie de l'enfance du fait de sa position de poste des confins boisés et de sa fonction créatrice d'émotions religieuses. Là commence la forêt qui cache les « nervures aquatiques » des sources de la rivière.

- 20 Un troisième aspect géographique du récit mérite d'être souligné : la représentation cartographique du territoire de l'enfance avec ses hauts lieux. Page 56, l'écrivain-promeneur se dit « arpenteur et cartographe ». Page 80, il écrit :

Sur la carte que j'ai observée l'autre soir avec une attention d'enfant – les couleurs, les noms, les indications diverses ayant toujours éveillé en moi une attitude proche de l'hébété –, la rivière du Faou passé le pont Rouge devient bien « ruisseau du pont Rouge », lequel descend à l'évidence, de ces hauteurs ventées et pelées.

- 21 La carte, outil par excellence du géographe, donne du sens aux lieux de l'enfance. Sur le site Internet de la commune du Faou, la carte du territoire communal représente l'espace vécu d'une petite collectivité humaine du Finistère organisé autour de deux pôles, le bourg à l'embouchure et l'église à trois kilomètres sur les hauteurs. La carte montre clairement un territoire étiré d'ouest en est, de la mer à la forêt, avec la rivière comme axe directeur de la vie locale. Reprenant le titre d'un livre de Jean-Loup Trassard, l'auteur écrit que la rivière a tout d'« un cours d'eau peu considérable » (comme on le voit dans la réalité ou sur la carte), mais il n'a cessé de montrer tout au long de son récit qu'elle incarne le génie des lieux qui ravive le monde de l'enfance, un monde éternellement présent.

Les Eaux étroites de Julien Gracq

- 22 *Les Eaux étroites* de Julien Gracq développent apparemment la même thématique que celle de *L'Intimité de la rivière* : l'évocation d'un site associé aux enchantements de l'enfance, la remontée d'une petite rivière à proximité du bourg natal. Pour Gracq, il s'agit de l'Èvre, « petit affluent inconnu de la Loire qui débouche à quinze cents mètres de Saint-Florent ». Dans les deux cas, il s'agit d'une sorte d'exploration, longtemps après, de lieux d'enfance privilégiés le long d'un « chemin d'eau », mais les souvenirs ne surgissent pas de la même façon. Pour Le Guillou, ils naissent au contact de promenades revisitant les lieux de l'enfance, avec des allers et retours entre le passé et le présent, provoquant ainsi des comparaisons entre les époques. Pour Gracq, l'écriture des *Eaux étroites* – huit fragments rédigés à des moments rapprochés en 1973 – puise uniquement dans la mémoire, sans aucune nostalgie, cherchant seulement à décrire le paysage remémoré avec la plus grande précision possible. La notice de l'édition de La Pléiade souligne les alternances du présent et de l'imparfait, celui-ci correspondant souvent au commentaire de l'adulte sur les situations enfantines tandis que le premier traduit les lieux du souvenir qui surgissent spontanément.

- 23 Une autre différence entre les deux textes porte sur l'itinéraire de la promenade-rêverie. Le Guillou suit la rivière, flânant ici, s'attardant là, décryptant les paysages de la forêt, des champs et des rives, des églises et des villages, soit des paysages terrestres plus fréquemment que les mystères de l'eau qui certes l'attirent mais finalement ne le retiennent pas longtemps. Gracq, lui, se promène dans une barque sur la rivière et, lorsque la berge s'élève, il n'aperçoit plus devant lui que le plan d'eau étroit. Bien sûr, à l'occasion de l'élargissement de la vallée, il remarque un château ou une chapelle, la pente des coteaux ou encore la falaise boisée, mais les paysages parcourus sont surtout

aquatiques avec leurs bordures de roselières ou d'herbes noires. D'autre part, si Le Guillou suit la rivière de l'aval à l'amont tout au long de son cours entre océan et forêt, Gracq ne connaît de l'Èvre qu'une petite partie de sa vallée, la seule navigable, entre le pont-barrage du Marillais, situé tout près de la confluence avec la Loire, et le moulin à eau de Coulaines un peu plus en amont. Dans la réalité géographique, l'Èvre déroule ses méandres encaissés sur quelque quatre-vingt-dix kilomètres dans la région des Mauges. Mais pour Gracq,

L'Èvre, comme certains fleuves fabuleux de l'ancienne Afrique, n'avait ni source ni embouchure qu'on pût visiter. Du côté de la Loire, un barrage noyé [...] empêche de remonter la rivière à partir du fleuve [...]. Vers l'amont, à cinq ou six kilomètres, un barrage de moulin, à Coulènes, interdit aux barques de remonter plus avant.
(p. 11-12)

- 24 L'émoi poétique des promenades enfantines de Gracq le long de l'Èvre sort renforcé de cette concentration géographique d'une rivière réduite à un bief très court, déconnecté de ses prolongements fluviaux et, de plus, encadré par des versants pentus voire abrupts. Le lecteur que je suis, habitué à regarder des paysages en les resituant dans des espaces de dimensions variables, associe la puissance d'imaginaire des lieux évoqués par l'écrivain et l'acuité d'une vision géographique qui intègre les profils longitudinal et transversal de la rivière.
- 25 L'itinéraire remémoré fait défiler des paysages – comme un « diorama » pour reprendre le terme de Gracq – avec des lieux privilégiés marquant des étapes, des « stations jalonnant le chemin d'eau élu de l'enfance ». Tout d'abord, le point de départ, le pont-barrage du Marillais quand « on s'embarquait [...] au bas d'un escalier de planches qui dégringolait la haute berge glaiseuse ». Puis le passage en vue de la ferme de la Jolivière, seul point de tout le trajet « où un témoin désenchantant de la terre cultivée fût un instant en vue ». Vient ensuite l'endroit où « la rivière se resserre et se calibre » et qui précède de peu le bateau-lavoir et le manoir de la Guérinière. Bientôt, survient le véritable clou de la promenade de l'Èvre, l'écaille de la Roche qui boit, détachée en avant de la falaise boisée. Enfin, la gorge devient une vallée simplement étroite et encaissée jusqu'au barrage d'amont marquant la fin du bief navigable. Un lecteur doté d'une culture géographique peut enrichir la lecture des *Eaux étroites* grâce à sa connaissance d'un vocabulaire particulier, grâce surtout, à des attitudes et des curiosités qui lui sont propres, autrement dit une certaine manière d'être sensible au monde.
- 26 Si *Les Eaux étroites* décrivent la promenade sur l'Èvre, la promenade de l'enfance entre toutes préférée, les images qui se succèdent devant la barque ne forment pas un continuum géographique car elles sont disjointes par des réflexions et des digressions sur des écrivains, des lectures et des tableaux qui servent de supports à une rêverie associative. Le récit esquisse une théorie de la rêverie par l'intermédiaire des sensations, le passage constant du réel à la littérature contribue à sonder le fonctionnement de l'imaginaire. Face aux pouvoirs de la rêverie le regard géographique apparaît peu utile et même désarmé. Nous montrerons plus tard que *La Forme d'une ville* qui, pourtant, prolonge le jeu de la mémoire écrite commencé avec *Les Eaux étroites* se prête bien mieux au filtre de l'esprit géographique. Essayons tout de même d'explorer le versant de la rêverie associative dans *Les Eaux étroites*. Le spectacle du monde de la rivière sollicite tous les sens. D'abord la vue, bien sûr, sensible à « la variété miniaturiste des paysages que longe le cours sinueux » de l'Èvre ainsi qu'« aux accidents de l'ombre et de la lumière ». Mais aussi l'ouïe : « L'oreille, non moins que

l'œil, recueille les changements qu'apporte presque chaque méandre ». Gracq souligne que « les bruits qui voyagent sur l'eau, et qu'elle porte si loin » lui ont été familiers de bonne heure. Tous ces bruits s'associent naturellement à l'élément liquide avec la « résonance creuse que leur prêtait la vallée captivée par son ruban d'eau dormante. » Le géographe sait bien qu'il n'existe pas de paysage indépendamment du regard porté sur une portion de l'espace terrestre et que la dimension subjective du paysage n'est pas seulement liée au regard de l'observateur mais également aux autres sens de celui-ci.

- 27 Dans *Les Eaux étroites* le défilé des paysages s'organise en voyage initiatique. Un voyage rythmé avec ses moments de calme et de lenteur quand la barque n'avance presque pas, et ses moments de glisse plus rapide lorsque l'esquif semble comme attiré. Le voyage initiatique commence naturellement par des rites préliminaires : « Aller sur l'Èvre se trouvait ainsi lié à un cérémonial assez exigeant... », et il suppose la séparation d'avec le monde du quotidien pour entrer dans le monde de l'autre vie :

Presque tous les rituels d'initiation, si modeste qu'en soit l'objet, comportent le franchissement d'un couloir obscur, et il y a dans la promenade de l'Èvre un moment ingrat où l'attention se détourne, et où le regard se fait plus distrait. (p. 24)

- 28 Au-delà de la puissance des symboles – le fil de l'eau, la barque, les heures du jour, les âges de la vie – chaque lieu de la promenade aquatique suggère des images par le biais de la rêverie. Pourquoi suis-je devenu cet écrivain ? semble dire Gracq. Les eaux de l'Èvre apparaissent comme la métaphore de la création littéraire. La rêverie associative est analysée avec précision :

Mon esprit est ainsi fait qu'il est sans résistance devant ces agrégats de rencontre, ces précipités adhésifs que le choc d'une image préférée condense autour d'elle anarchiquement ; bizarres stéréotypes poétiques qui coagulent dans notre imagination, autour d'une vision d'enfance, pêle-mêle des fragments de poésie, de peinture ou de musique. (p. 30)

- 29 Ainsi sont convoqués tour à tour, Edgar Poe, Nerval, Rimbaud, Balzac, Alain-Fournier, Jules Verne, mais aussi Vermeer, Titien et la peinture chinoise :

Aucune peinture autant que la peinture chinoise – et particulièrement celle des paysagistes de l'époque Song – n'a été hantée par le thème pourtant restreint de la barque solitaire qui remonte une gorge boisée. Le charme toujours vif qui s'attache à une telle image tient sans doute au contraste entre l'idée d'escalade, ou en tout cas d'effort physique rude et de cheminement pénible, qu'évoque la raideur des versants, et la planitude, la facilité irréaliste du chemin d'eau qui se glisse indéfiniment entre les à-pics : le sentiment de jubilation qui naît, dans l'esprit du rêveur, de la solution incroyablement facile des contradictions propre au rêve, s'ancre ici concrètement dans la réalité. (p. 55-56)

- 30 Mais c'est sans doute l'œuvre d'Edgar Poe qui, pour Gracq révèle le mieux les vertus de la rêverie associative : « Je parle d'Edgar Poe et voici qu'il ne va plus guère me quitter tout au long de cette excursion tant de fois recommencée... ». *Le Domaine d'Arnheim*, nouvelle publiée en 1847, apparaît même comme la préfiguration imaginaire de la promenade sur l'Èvre avec sa route d'eau et sa végétation luxuriante. Edgar Poe écrit :

Pendant quelques heures, on filait à travers les méandres de ce canal, l'obscurité augmentant d'instant en instant, quand tout à coup, la barque, subissant un brusque détour, se trouvait jetée comme si elle était tombée du ciel, dans un bassin circulaire d'une étendue très considérable, comparée à la largeur de la gorge.⁹

- 31 En analysant le fonctionnement de son imaginaire, Gracq distingue deux types de rêverie : la « rêverie fascinée » conduisant « vers ces régions frontalières où l'esprit se

laisse engluer par le monde... », et la « rêverie ascensionnelle » tendant « vers la totale liberté d'association qui remet sans trêve dans le jeu les significations et les images... ». Ces formes de rêverie expliquent le tropisme de Gracq pour « certains confins endormis de la Terre », pour les « ravins ingrats de la lande occidentale », pour les « friches sans âge et sans chemin » : « le sentiment de sa liberté vraie n'est jamais entièrement séparable pour moi de celui de *terrain vague* ». L'œuvre de Julien Gracq est une littérature de confins – régions-frontières, régions marginales, d'avant-postes –, ce que le géographe appelle des discontinuités spatiales formées par le contact de deux ensembles spatiaux différenciés. Cette littérature de confins correspond certainement à une inclination personnelle mais celle-ci a été accentuée par une formation universitaire et des lectures géographiques et historiques.

- 32 Après cette lecture rapide des *Eaux étroites*, nous avons bien vu sinon l'embarras du moins les limites de la géographie pour analyser une telle œuvre littéraire, ce qui témoigne bien de la maladresse de notre intuition initiale. En revanche, la géographie se révèle beaucoup plus opératoire pour d'autres œuvres du même auteur comme *La Forme d'une ville*, publiée en 1985, qui pourtant prolonge le jeu de la mémoire écrite commencé avec *Les Eaux étroites*. Nous nous interrogerons donc sur les raisons de cette discordance.

***La Forme d'une ville* de Julien Gracq**

- 33 *La Forme d'une ville* reprend la même méthode que celle des *Eaux étroites* : tenter d'éclaircir les images d'un espace fréquenté il y a bien longtemps et montrer à l'aide de la rêverie comment cet espace a investi l'imaginaire de l'auteur. Mais l'émotion du souvenir qui imprègne *Les Eaux étroites* a laissé place à davantage de retenue dans *La Forme d'une ville*. Gracq a sans doute entrepris ce dernier livre pour comprendre ses relations avec Nantes, une ville qui a commencé par être pour lui un lieu de résidence imposée. Pour cette raison sans doute, les forces de l'imaginaire y sont déployées avec une ampleur mesurée. En revanche, le livre forme une véritable leçon de géographie. Gilles Plazy, qui a publié en 2006 *Julien Gracq : en extrême attente*¹⁰ écrit ceci : « un lieu n'est rien sans la pratique qu'on peut en avoir, un lieu n'a de génie que dans la mesure où quelqu'un peut vivre et dire ce génie du lieu... ». Bien avant lui, dans son premier roman composé entre 1896 et 1904, *Jean Santeuil*, Marcel Proust écrivait :

Les lieux sont des personnes à qui l'humanité qui est en nous a donné une physionomie... Physionomie qui fait que rien ne nous les remplace, que nous pensons bien souvent au plaisir de les revoir, physionomie qui est en nous autant qu'en eux, que rien qu'eux ne pouvait nous donner mais que rien que nous peut peut-être leur donner...¹¹

- 34 Sans le savoir, Marcel Proust annonçait la géographie humaniste qui estime que les lieux n'ont pas d'existence en dehors des valeurs matérielles ou culturelles qui leur sont données par les hommes. À partir des travaux du géographe Alain Chauvet, disparu en 1997, nous essaierons de comprendre ce que fut le mode de perception du territoire nantais par le jeune Julien Gracq. L'espace approprié par le lycéen regroupe un certain nombre d'enclos reliés entre eux par des itinéraires qui butent souvent des lisières. Les enclos – le mot est souvent utilisé dans *La Forme d'une ville* – désignent des lieux bien circonscrits et autour desquels se construisent souvenirs et rêveries. L'existence quotidienne se déroule dans des coquilles pour reprendre le terme de

Bachelard : le lycée, le quartier des Cours, la ville et même la région. Pour Alain Chauvet,

La région bretonne est une réserve, la ville est un isolat dans sa région ; le quartier des cours est un creux dans la ville ; le lycée est un cloître dans le quartier : quatre coquilles emboîtées les unes dans les autres composent le territoire réellement vécu et ressenti par le lycéen qui perçoit pourtant d'autres cellules dans l'espace urbain ou régional.¹²

- 35 À côté de ces coquilles, un assemblage hétéroclite de cellules perçues différemment par le jeune Julien Gracq : attrayantes comme les stations touristiques de la côte, agréables comme les quartiers bourgeois, répulsives comme les quartiers industriels qui font dire à l'auteur : « Toute cette partie Est de la ville... reste frappée pour moi à jamais de la désolation morne, poussiéreuse et rouillée, congénitale à la première vague industrielle ». Troisième type d'enclos territorial : les refuges de la ville (l'opéra, les jardins et les terrains vagues). Alain Chauvet écrit que « le territoire de l'homme pour Julien Gracq est donc bien un enclos qui l'enferme comme une coquille, qui vit comme une cellule et qui protège comme un refuge ; l'homme tente de se libérer par le rêve mais l'enclos se referme sur lui sans cesse comme un piège »¹³. À partir des enclos, des itinéraires empruntent des voies, permettent des parcours et se composent d'une succession de lieux, simples points de repère ou au contraire véritables objets de rêve. La trame territoriale formée par les voies n'est pas perçue en fonction du trajet parcouru mais selon l'attente du lieu vers lequel on s'acheminait. Encore une fois Alain Chauvet trouve les mots justes pour qualifier la perception territoriale par la pérégrination : « la promenade est à la fois regard, sensation, rêve. Elle est en un mot « attente » : attente du monde qui vous entoure, attente des autres, attente de soi-même ». « Le promeneur qui ne résigne pas à se laisser enfermer à nouveau peut retarder l'échéance en allant se perdre sur les lisières qui apparaissent comme la troisième composante de la perception du territoire chez Julien Gracq »¹⁴. Des lisières pouvant recouvrir des réalités diverses : déchirures spatiales comme la Loire redessinée ou les boulevards conquis dans les années trente, larges glacis développés à la périphérie des ensembles territoriaux, fronts entre le domaine ligérien et le domaine atlantique, entre le nord et le sud de la Loire. Lorsque Gracq écrit : « Ce n'était pas seulement une ville où j'avais grandi, c'était une ville où, contre elle, selon elle, mais toujours avec elle, je m'étais formé », il montre bien que les lieux, les territoires ne sont pas des objets que l'on décrit, mais des êtres avec lesquels on vit.
- 36 Après cette approche des expériences vécues de la ville, c'est-à-dire des pratiques territoriales, l'observation du géographe peut ordonner la structure du tissu urbain et livrer les clés de l'organisation de l'espace d'une ville et de sa région. L'organisme urbain ne vit pas isolé, il entretient des rapports plus ou moins étroits avec son environnement régional. Une réflexion géographique à plusieurs échelles s'impose donc.
- 37 À petite échelle, Nantes s'inscrit dans un espace régional dont les limites sont d'autant plus difficiles à tracer que les relations entre la ville et son arrière-pays sont de faible consistance. Gracq écrit :
- Dans aucune de ces régions qui l'entourent, qui l'ignorent presque, qu'elle n'influence guère, ou qu'une incompatibilité d'humeur lui aliène, la ville n'est chez elle, ne trouve ces liens invétérés de dépendance et d'assistance, ces échanges de services mutuels, ces traces d'allées et venues séculaires qui soudent un fief à son donjon central.¹⁵

- 38 Un peu plus loin, il conclut : « le pays Nantais n'existe guère ». Effectivement, Nantes est une grande ville de l'Ouest français, sans être une véritable capitale régionale. Et Julien Gracq d'énumérer les arguments pour étayer son point de vue : des rapports difficiles avec la Bretagne, au grand bénéfice de Rennes ; des rapports administratifs réduits à peu de chose avec la région Pays-de-la-Loire dont Nantes est la préfecture (« la métropole [...] ne commande guère à son fleuve ») ; un espace proche au nord de la Loire composé de « bocages et de pâtis revêches », « qui n'a jamais pu injecter de courants de vie » ; un espace voisin au sud de la Loire constitué en bonne part de « coteaux à vigne déjà vendéens sur lesquels la ville a eu du mal à imprimer sa marque ». Et de comparer Nantes avec ses villes-sœurs (par la situation) que sont, sur les deux autres estuaires atlantiques, Rouen et Bordeaux, et qui ont noué des relations toutes différentes avec leur région respective, c'est-à-dire de véritables liens d'interdépendance. Pour Bordeaux, Gracq écrit : « Ici la soudure économique de la ville à son environnement rural, par l'entremise des chais des grands vignobles et du port, des "châteaux" du Médoc et du Pavé des Chartrons, est plus démonstrative encore ! ». Au total, Nantes apparaît aux yeux de Gracq comme « une grande ville maritime et commerçante en plein sommeil rural » qui gagne dans le manque de solidité de son assise locale à être bien intégrée à la circulation générale du pays et à permettre une vie somme toute assez peu provinciale.
- 39 À la même échelle régionale, Nantes témoigne de relations particulières entre un port maritime de fond d'estuaire et son fleuve. Là encore, la comparaison avec Rouen et Bordeaux s'impose. Dans les trois cas, l'organisme portuaire n'obéit pas à une distribution spatiale symétrique par rapport à son fleuve. Ainsi, Nantes s'est essentiellement développée sur la rive droite de la Loire, là où « l'estuaire s'annonce en pleine ville par un approfondissement brusque du bras de la Madeleine - la Fosse - et tout de suite après le nouveau pont Anne-de-Bretagne commence le port ». Nantes, au fond de l'estuaire de la Loire, ne conserve plus aujourd'hui qu'un modeste trafic de marchandises générales comme les bois tropicaux et les céréales. Le véritable port, Saint-Nazaire, créé au XIX^e siècle, se trouve à plusieurs dizaines de kilomètres à l'entrée de l'estuaire. Pour le jeune Gracq, Saint-Nazaire représente le vrai port tandis que Nantes, « engoncé dans son propre estuaire, sans bassins, sans paquebots » lui faisait « l'effet d'une arrière-cour de grand magasin » (p. 128) et « ce cul-de-sac un peu morfondu n'est plus que l'arrière-port délaissé d'un réseau complexe de zones d'accostage qui s'étend sur cinquante kilomètres jusqu'à Saint-Nazaire (p. 137). Il s'agit en fait d'un port étalé tout au long de l'estuaire avec notamment le complexe méthanier de Montoir, un port qui n'a plus qu'un contact résiduel avec la ville.
- 40 À une échelle plus grande, celle de la cité, la réflexion du géographe Julien Gracq reconstruit l'image de Nantes à partir d'un noyau urbain qui projette des radiales si souvent parcourues et que complètent « les barreaux parallèles des échelons latéraux, qui viennent souder et homogénéiser l'ensemble », des liaisons plus lâches pour lui car moins souvent empruntées. Il y a là la mise en valeur des axes structurants d'un tissu urbain composant « un canevas troué, dans les interstices duquel flottent des zones opaques ». L'image générale de Nantes qui se dessinait dans l'esprit du jeune Gracq - d'ailleurs elle reste la même quand il écrit *La Forme d'une ville* - se composait d'un ensemble de territoires différemment perçus : certains, recherchés ; d'autres, subis ; d'autres encore, ignorés.

41 Nous arrêtons là notre analyse géographique de *La Forme d'une ville*. Nous en avons suffisamment dit pour montrer que ce livre se prête plus aisément au traitement géographique que *Les Eaux étroites*. Le temps nous manque pour expliquer cette différence mais nous pouvons esquisser quelques pistes sur la nature des œuvres littéraires qui se prêtent le mieux à un regard géographique. Dans son article « Littérature et géographie : lieux, espaces, paysages et écritures¹⁶ », Christine Baron pense qu'il existe plusieurs manières d'envisager le lien entre les deux disciplines : d'abord, la représentation – ou la stylisation – d'un lieu par le texte ; ensuite, la thématization du rapport au lieu pour ajouter une géographie intellectuelle à la géographie spatiale ; plus délicat à réaliser, la mise en évidence de l'existence d'espaces vécus dans un texte littéraire sans ancrage géographique matérialisé. De son côté, le géographe québécois Marc Brosseau s'est attaché dans son essai *Des romans-géographes* à réfléchir aux lieux et à l'espace dans le roman en privilégiant la production du xx^e siècle, plus précisément à comprendre comment certains romans « écrivent » l'espace. Il écrit : « Comment ces lieux et leurs liens sont-ils écrits, décrits, générés, inventés, déformés ou reproduits. C'est aussi une question de géographe¹⁷ ». Pour cela, il choisit quatre romans : *Le Parfum* de Süskind pour appréhender une géographie olfactive fictive ; *Manhattan Transfer* de Dos Passos pour explorer le dédale fragmenté des rues new-yorkaises ; *Les Météores* de Tournier pour décoder une fable sur l'espace fondée sur la gémellité ; *Le Rivage des Syrtes* de Gracq pour montrer comment l'espace raconte. Avec Bertrand Westphal, la « géocritique » se propose d'analyser les représentations littéraires de l'espace dans les textes. Quand Dominique Meyer-Bolzinger étudie en 2007 « Les itinéraires parisiens du commissaire Maigret », c'est d'abord l'œuvre de Simenon qu'elle informe même si elle renseigne sur les représentations spatiales de Paris. La liste est longue des géographes et des littéraires qui réfléchissent aujourd'hui aux relations entre littérature et géographie. Pour ce qui est des géographes, il semble que certains écrivains et œuvres soient privilégiés : Jules Verne, Strabon, Nicolas Bouvier, les récits de voyage, le roman policier, etc. Pourtant un séminaire d'élèves du département de géographie de l'ENS de la rue d'Ulm choisit depuis 2010 l'étude d'un panel d'œuvres très hétéroclite pour « Écrire le paysage chez Pascal et Diderot », pour savoir « ce qu'Alice peut apprendre aux géographes », pour mesurer « Les inégalités socio-spatiales dans les villes de science-fiction », etc. Dès 1992, Loïc Ravenel étudie les aventures géographiques de Sherlock Holmes. Celles-ci ont pour cadre un espace idéalisé qui reflète les désirs et les espérances de la société victorienne et en même temps une organisation de l'espace correspondant aux besoins romanesques de Conan Doyle. Ainsi, le géographe est-il capable par exemple de « modéliser » le Londres « holmésien », c'est-à-dire de construire une image représentative d'une certaine réalité londonienne où se distribuent les différents espaces de la ville, morceaux d'un puzzle utilisés par l'auteur pour élaborer son intrigue. Pour finir, avec Georges Perec, nous avons un auteur dont la vie entière peut être analysée à travers des filtres spatiaux : ses racines qu'il cherche dans *W ou le souvenir d'enfance* (1975), les lieux où il a vécu, les chambres où il a dormi, les non-lieux pour la communauté juive comme *Ellis Island* (1980) : « le lieu de l'absence de lieu » ... Mieux que quiconque, il a exprimé l'importance des espaces et des territoires dans la vie humaine. Il n'est donc pas surprenant que son livre *Espèces d'espaces* (1974) où il examine son rapport à l'espace soit considéré par les géographes comme un maître à penser, à « penser » l'espace bien évidemment. Finalement, si la géographie est d'abord

une intelligence de l'espace, pourquoi ne pourrait-elle utiliser ses méthodes pour lire une œuvre littéraire qui parle d'espace d'une façon ou d'une autre ?

NOTES

1. Christine Baron, « Littérature et géographie : lieux, espaces, paysages et écritures », *Fabula-LhT*, n° 8, 2011, DOI : 10.58282/lht.221
 2. Julien Gracq, *Les Eaux étroites*, Paris, Corti, 1976.
 3. Philippe Le Guillou, *L'Intimité de la rivière*, Paris, Gallimard, 2011.
 4. Entretien avec Jean-Louis Tissier, 1978, in Julien Gracq, *Entretiens*, Paris, Corti, 2002, p. 36.
 5. *Les Mots de la géographie*, GIP Reclus et La Documentation française, 1992.
 6. Armand Frémont, *Aimez-vous la géographie ?*, Paris, Flammarion, 2005, p. 75.
 7. Julien Gracq, *Préférences, Œuvres complètes*, tome 2, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », 1989, p. 879.
 8. *L'Intimité de la rivière, op. cit.*, p. 68.
 9. Edgar Allan Poe, *Le Domaine d'Arnheim, Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », 1989.
 10. Gilles Plazy, *Julien Gracq : en extrême attente*, Rennes, Éditions La part commune, 2006.
 11. Marcel Proust, *Julien Santeuil*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », 1971, p. 535.
 12. Alain Chauvet, *Porte nantaise et isolat choletais : essai de géographie régionale*, Maulévrier, Éditions Hérault, 1987.
 13. *Ibid.*
 14. *Ibid.*
 15. Julien Gracq, *La Forme d'une ville*, Paris, José Corti, 1985, p. 191.
 16. Christine Barton, art. cit.
 17. Marc Brosseau, *Des romans-géographes : essai*, Paris, L'Harmattan, 1996.
-

AUTEUR

DANIEL OSTER

Professeur de géographie en khâgne, lycée Henri IV, Paris